

Nacer Izza
Consultant en communication
Montréal

Montréal, je t'aime, moi non plus

Louise-Anne Bouchard
Montréal privé, Lanctôt éditeur, 2003

La ville, lieu des oppositions, des fractures, des changements. Elle est mouvements, elle est visages dont les approches, les signes et les perspectives renvoient à des perceptions personnelles, privées.

Montréal est la seule grande ville en Amérique du Nord où la majorité des locuteurs sont de langue française avec une minorité, historiquement puissante, d'anglophones. «Montréal offre à l'écrivain un espace qu'on peut qualifier de sensible» (Retsh, 1994).

Qu'en est-il lorsqu'une exilée volontaire en Suisse revient pour trois semaines dans sa ville natale après sept années d'absence et treize ans d'exil ? Quel est son nouveau regard ?

Avec *Montréal privé*, Louise Anne Bouchard commet une chronique autobiographique violente d'un retour express dans la métropole. En trame de fond principale des règlements de compte articulés autour d'une vieille relation avec un ancien professeur au Cégep qui l'avait abusée et une enfance douloureuse au sein d'une famille violente. *Montréal privé* brosse un tableau brûlant, cinglant sur la vie culturelle, sociétale de la métropole :

Ô Montréal !

Ô mes amis délicieux qui ont connu galère et froid avec moi, qui se reconnaissent encore dans cette misère ! (p. 43)

La narratrice, celle qui dit «je» dans ce réquisitoire, alter-égo de Louise Anne Bouchard, permet le déploiement sans concession d'un regard presque figé dans le passé. L'histoire personnelle porte la marque indélébile d'un abus de pouvoir, celui de l'enseignant, de la réminiscence des nuits pauvres et froides où l'étudiante s'abandonne finalement aux assauts répétés du professeur charmeur, manipulateur et abuseur. Dès lors, toute la ville est identifiée à ces sévices psychologiques :

C'est de toi qu'il faut parler.

Envie d'écosser encore un peu ce qui te tient de cervelle. (pp.30-31)

La narratrice donne une identité, une essence à la ville sous le prisme de ses déboires avec cette vieille relation tumultueuse et une jeunesse faite de souffrance :

Je suis d'une enfance meublée de cris (p.45)

Une enfance, une éducation passées à recevoir des coups de ses parents violents et qui l'ont incitée à quitter le domicile familial puis à se murer dans le silence pendant quatre ans. Il a fallu la rencontre d'une femme exceptionnelle pour la faire sortir de son refuge. C'est une enseignante de littérature étrangère à l'université du Québec à Montréal qui lui apprend ce qu'est le dialogue :

Et ce, sur le ton le plus calme et le plus beau, d'une musicalité incroyable, que je n'avais jamais entendu jusqu'alors (p.45)

En revisitant sa ville natale, la néo-suisse se «force» à trouver des travers, souvent désuets, à la ville de Montréal. Ceci pour mieux conforter son choix d'être partie au pays du chocolat et de Guillaume Tell, et toujours sous le prisme de l'ancien professeur retraité et amer qui lui demande ce qu'elle pensait de Montréal. Dès lors, l'auteure tombe à bras raccourcis sur tout ce qui lui rappelle sa jeunesse tourmentée dans cette ville hybride.

On l'aura compris : Louise Anne Bouchard ne se formalise guère pour descendre en flammes Montréal qu'elle ne semble plus porter dans son cœur, pour autant qu'elle la fige dans le passé. Car la ville a changé depuis son départ et Leonard Cohen est revenu à Montréal. Toute la trame est suspendue sur ce sentiment de vouloir chercher des signes les plus négatifs possibles afin de conforter la séparation avec la ville natale. Elle rappelle les conditions de son exil suisse :

Je m'étais attendu à afficher, vingt et un jours durant, un air d'émerveillement pataud, semblable à celui qu'affectent les hommes et les femmes chassés par une junte et à qui on permet, des années plus tard, de revoir le sol de la chambre qui les a vus naître. J'ai cru, jusqu'en décembre 2001, que mes racines étaient profondes, que mon attachement pour mon île était plus solide que tous les chaînes amoureuses à l'intérieur desquelles j'ai bien voulu me cadénasser moi-même. Simplement, Montréal n'est pas sous

le joug d'un gouvernement à caractère militaire et, lorsque je suis partie, je l'ai fait librement...et joyeusement aussi.

J'ajouterais même que j'avais décrypté des paillettes d'envie dans les yeux de ceux qui m'ont accompagné à Mirabel, qui attendaient avec moi mon départ pour Zurich, qui trituraient mon aller simple comme s'il était en braille, s'attendant à ce qu'un simple billet livre la clé d'un tel privilège.

Ce privilège, c'était mon mari. Mon si beau mari. (p.36)

Parfois, au détour d'une sentence, la narratrice semble se mouvoir et convoque un étrange sentiment teinté de culpabilité mais contradictoire ; comme si elle s'excusait d'être aussi cinglante :

Je juge. Ce n'est pas beau de juger. Éduquée dans le créneau d'un impitoyable catholicisme : tu ne jugeras point. La tolérance ne fera jamais grandir personne.

Je grandis et je juge. Mon indulgence s'émousse.

Parce que le temps à venir diminue dans ses rations.

Alors je tranche (p.49).

Dans des moments de tendresse, de nostalgie, la ville retrouve brusquement grâce à ses yeux. Le blanc cotonneux de la neige la fait chavirer dans les souvenirs doux et tendres :

Je suis revenue aussi parce que j'avais l'impression d'avoir raté trop d'hivers de force. De ces hivers décrits par Ducharme. Ces hivers moelleux et floconneux qui m'ont tant manqué. Une belle froidure pour qui la contemple emmitouflé de l'intérieur, une superbe pour qui la brave comme je l'ai souvent fait. Emprunter la rue Saint-Laurent, à vingt-deux heures, être méconnaissable sous un bonnet rabattu jusqu'aux cils, l'écharpe qui frôle les narines, les mains dans les poches, et marcher, marcher. Marcher dans cette blancheur toute construite de rumeurs et de murmures. Les fenêtres givrées, les voitures qui crachotent, mes pas qui crissent, l'asphalte tavelée de gros sel, les conducteurs qui jurent en balayant le pare-brise, les dépanneuses qui vont, la poudreuse qui persiste et se moque, et moi qui riais de bonheur, à presque trente ans sonnés, comme une gamine solitaire mais pas seule.

Dans mon souvenir, rien n'est plus beau qu'un hiver à Montréal.

Je ne pourrai jamais faire l'économie de cette nostalgie (p.51).

Cette nostalgie ne dure que l'espace de quelques fragments éparpillés dans ce livre. L'auteure revient inlassablement aux règlements de comptes, à cet ancien professeur qui en prend pour son grade au détour de chaque page. Il est décrit comme vaniteux, arrogant, imbu de sa personne, manipulateur, violeur. Et dans le récit, celle dont il avait abusé savoure sa revanche de tourner définitivement la page en le bannissant lui et la ville qu'il continue à polluer par sa seule présence. Il ne s'agit plus pour elle de se ressourcer ou de se reconstruire. Depuis plus de treize ans, sa vie est ailleurs, en Suisse où elle s'est épanouie grâce à sa volonté et au soutien de son mari. Une Suisse qui lui plaît « *furieusement probablement parce que je n'y suis pas née* » (p.39).

Hormis la nostalgie des hivers montréalais, presque plus rien ne trouve grâce aux yeux de la narratrice. La vision de sa ville natale contribue à exacerber le sentiment de l'éloignement du centre, de tous les centres, dans la mesure où la métropole est présentée comme un lieu de déculturation, de soumission à la langue anglaise et de désappointement. Ce sont des sentiments entrechoqués exprimés à travers la déliquescence au ralenti d'un enseignant jadis imbu de sa personne et manipulateur.

Outre sa dimension psychanalytique, *Montréal privé* a une portée critique violente et intolérante à l'égard de la ville et de ses résidents, qu'ils soient de souche ou immigrants.

La narratrice s'emballe allégrement pour apporter son soutien à Jacques Parizeau, l'ex-premier ministre québécois qui avait accusé le vote ethnique, donc immigrant, de facteur déterminant dans la défaite du «oui» au référendum sur l'indépendance du Québec en 1996. Une phrase assassine, qualifiée de raciste par des observateurs, qui avait mis un frein à sa carrière politique. Louise Anne Bouchard résidait déjà en Suisse à cette période.

Continuant sur sa lancée, enflammée et imprudente, la narratrice décrit encore le québécois comme un être versé dans le rire, la dérision, vaniteux, prétentieux, fier. À ses yeux, le brave peuple québécois est trop soumis aux anglophones, lui laissant des espaces partout, y compris dans les endroits publics. C'est dire que l'auteure a longtemps été déconnectée de cette ville multiculturelle en constante mutation, feignant d'oublier que l'article 101 de la charte québécoise de la langue française assoit sévèrement la primauté de la langue partout dans la Belle Province.

Le Québec est une province qui a le sentiment d'être une nation : on est québécois avant d'être canadien. Dans ce sens, les référendums et la question linguistique constituent des arguments pour une québecité comprise comme un ensemble de caractéristiques, ni françaises ni américaines, identifiant cette société québécoise, plurielle, à un territoire, où Montréal serait la métropole. ¹

Tout est largement exagéré dans la description apocalyptique de quelques quartiers de la ville. Dominée par l'ombre de l'ancien professeur et de la famille, la narratrice vante la tranquillité, le calme et la propreté des cantons suisses quand, pour illustrer le quartier Saint-Henri à Montréal - qu'elle qualifie de Soho new-yorkais - elle affirme, péremptoire, que les mafiosi font régner discrètement leur ordre. On a l'impression que tout est figé aux années 60 et 70. Que le Montréal polyphonique formé de plusieurs quartiers isolés les uns des autres n'aurait plus changé d'un iota. Les quelques fragments descriptifs de la rue Saint-Laurent, du collège Rosemont, du magasin de matériel pour artistes Omer De Serres, de l'avenue du Parc sont puisés dans une mémoire sélective et amère. À l'ombre du professeur et de la famille, voleurs de son enfance et de sa jeunesse. Le temps est suspendu dans *Montréal privé*.

Montréal, le grand désormais Montréal auquel ont été annexées toutes les banlieues limitrophes, dans le petit pays du Québec qui se noie dans le grand pays du Canada (p.36).

Amour nostalgique et haine tenace constituent les travées mélodramatiques de cette chronique étonnante de sévérité. Amour pour la ville natale qu'elle a commué, sans doute douloureusement, en haine et désenchantement incommensurables à travers la saga de cet enseignant qui avait fait main basse sur sa jeunesse, son innocence.

Tout est balancé d'une traite en écriture nerveuse, hachée, saccadée. Tout vient des profondeurs du recul suisse par trop confortable. C'est une sorte de clameur psychanalytique longtemps contenue :

Qu'ai-je cherché ailleurs que je n'ai pas trouvé dans mon île ? Une certaine errance vers le magique. Fuir les reproches, essayer de les noyer. Rien à faire. Ils sont à jamais ficelés à des bouchons de liège. Ils éclatent à la surface au moment où je m'y attends le moins. Tout le temps (p.63)

Pour noyer ces démons, tout le monde y passe, anglophones, québécois pure laine, immigrants, politiciens, artistes, humoristes : le règlement de comptes est total, sans quartier, souvent gratuit. Elle décrit une ville sortie de son imagination figée dans le temps : insalubre, parcs anémiés, grandes surfaces malodorantes, immeubles affreux, ruelles sombres, de pauvres hères en déperdition, des prostitués de plus en plus jeunes. Louise Anne Bouchard invoque son droit fondamental à l'autodéfense contre les dérives supposées de sa ville natale à laquelle elle veut désormais tourner le dos jusqu'à triompher d'avoir effacé toute trace de son image :

Je me suis endormie avec une ultime victoire en tête, en me rappelant que nulle part dans cette ville, il n'y avait de photos de moi, chez un éditeur par exemple. Je ne me suis jamais affichée (p.66).

La revanche de la narratrice sur la ville et son miroir - enseignant et famille - est puéride à certains endroits et d'une criante intolérance sur d'autres. Pamphlétaire, *Montréal privé* l'est assurément. Écrit hâtivement, le roman prend à témoin le lecteur sur la dimension réduite, et infiniment égoïste, d'une personne qui revient dans sa ville natale pour détruire son image et continuer ainsi sa vie ailleurs, sans remords mais avec une contradiction manifeste :

Je suis Canadienne et Suisse.

Je suis des deux côtés de l'Atlantique.

Sincèrement, à part égales (p.42).

Mue par un nationalisme dont elle appréhende l'essoufflement après la défaite aux référendums et à l'immigration, selon Jacques Parizeau, l'auteure, des lointains cantons suisses se réjouit d'avoir peut-être soldé des comptes.

Pour devenir indépendant, le Québec, doit tuer sa mère, c'est-à-dire son propre mal de mère ce qui lui ouvrira paradoxalement la possibilité de se réconcilier avec la symbolique de la maison, du foyer. Nous somme tous des immigrants à la recherche d'une société d'accueil, du ventre social²

Il en est ainsi de *Montréal privé* : pour mieux continuer sa vie dans son deuxième pays, la Suisse, Louise Anne Bouchard se devait de tuer les vieux démons, quitte à détruire la ville dans son sillage. Cruelle, elle transperce les apparences et fait éclater au fil des pages une colère d'une grande intolérance.

Notes

1. Rosa de Diego U. del Pais Vasco «L'écriture et la ville : Gabrielle Roy et Montréal».
2. Nicolas Lévesque, Spirale, numéro 218, janvier-février 2008

Biographie

Native de Montréal et résidente en Suisse depuis plus de treize ans, Louise Anne Bouchard a publié plusieurs romans chez L'Âge d'Homme en Suisse qui ont reçu un accueil favorable : Vai Piano, Les Sans-Soleil, La fureur, Pierre va se marier avec Florence, Cordobès et Clélia fait enfin amende honorable. Elle a aussi publié un premier ouvrage de fiction, Sept fois, Jeanne, chez VLB éditeur, en 1988.

Elle est photographe de formation, scénariste et dialoguiste.

Extrait

Ce que je pense de Montréal ? Après ces années d'absence ?

Tu avais essayé de te prévaloir d'une politesse. Il ne fallait pourtant pas être malin pour y déceler un piège. Tu m'as fait pitié, dans cette manière de me sous estimer.

Rien de spécial.

Je savais que ta question était un piège, qu'à chaque fin d'allée ma réponse serait assassinée par une arme différente. Mais, maintenant, je peux te dire ce que je pense de Montréal, parce que je ne vois plus ta face gravelée mais que je suis éclairé par le réconfortant disque d'une lune blanche et coupante, vraiment complice cette fois. Délicieux effet charivari de ma haine qui fait florès à ton égard. Toi qui n'as jamais connu le doute, je peux te dire que c'est un effet exquis que d'en être traversé.

Montréal, Montréal, Montréal.

Dois d'abord m'astreindre à un embargo personnel. Dresser le petit crédo mental de ce à quoi je renonce à faire étalage.

Laisser en rade la grisaille des artères principales de la ville. Faire fi de la saleté posée partout et jamais décollée. Faire abstraction des papiers qui jonchent et balisent la côte de la rue Saint-Laurent qui mène au centre-ville. Rayer de ma mémoire ces pauvres hères croisés à chaque détour de ruelle. Oublier de parler de ces colonnades d'affreux bâtiments au centre-ville, et d'autres moins imposants en banlieue. Ne pas tenir compte de ces grandes surfaces malodorantes qui fleurissent comme des champignons. Omettre de parler des métros aux couleurs criardes. Me défendre de faire craqueler mon nationalisme et mon civisme à propos de ce que je pense de la télévision comme du cinéma provincial. Négliger d'étayer le fait que nous sommes un peuple à la réputation de bons vivants. Ne pas faire allusion au fait que quiconque quitte la province est perçu comme un traître à la patrie. Exclure l'idée de raconter qu'à l'intérieur de chaque café, j'y été accueillie en anglais. (...) Renoncer à décrire ces bouges montréalais qui dégorgent leurs familles humiliées,

torturées, recomposées, colonisées, chargées d'une hérédité malsaine. Rempiler ce que je pense à propos de ces îlots de verdure anémiés et ces arbres isolés qui ont été plantés à la va-vite dans ce décor urbain. Ne pas évoquer la tristesse de savoir que Leonard Cohen a déserté sa ville natale pour Los Angeles.

C'est cela, le Montréal que j'ai revu, trois semaines durant, seule, mais ayant une quantité de rendez-vous pour revoir et revisiter mes amitiés et évaluer si elles en valaient la peine (p 32, 33, 34).